

Farhad Ostovani

Le Jardin d'Alioff

et autres écrits

*Textes revus par Robert Bemis et traduits de l'anglais par
Paul Laborde ou Alain Madeleine-Perdrillat*

Préface de Jérôme Thélot

L'Atelier contemporain,
François-Marie Deyrolle éditeur

SOMMAIRE

Jérôme Thélot : <i>L'Examen de soi de Farhad Ostovani</i>	7
<i>Quand j'ai commencé à écrire...</i>	15
I.	
La Maison des Afghehi	21
Olia	29
Taher Khan	31
Les Odeurs	41
Marché	47
Lahidjan	55
Isfahan	71
La Route de Téhéran à Rasht	73
II.	
Oliveraie	79
Magnolia	85
1820 Blossom Place	93
Mûriers blancs	103
Arbres, souvenirs : un retour	109
Le Jardin d'Alioff	111

III.	
Madame	123
Rencontrer Yves Bonnefoy	131
De <i>La Branche</i> aux <i>Planches courbes</i>	135
Deux livres	139
IV.	
Variations sur les <i>Variations Goldberg</i>	153
Les <i>Suites pour violoncelle</i> de Bach	165
Bacchus	177
<i>Table des illustrations</i>	187

Le présent volume rassemble les écrits de différentes natures que Farhad Ostovani a rédigés depuis une vingtaine d'années. Les uns, qu'on lira dans les deux premières parties, sont des souvenirs, des évocations de l'enfance et de l'adolescence, mais aussi de moments décisifs dans la vie de l'adulte qui les rapporte à son existence actuelle parce qu'il n'en a jamais fini avec les obligations que sa fidélité lui impose. Les autres, occupant les deux dernières parties, sont, d'abord, des récits de la rencontre de l'auteur avec Yves Bonnefoy et du travail qu'ils ont accompli à quatre mains pour leurs ouvrages cosignés, puis, terminant l'ensemble, trois relations du rapport du peintre à d'autres œuvres de musique et de sculpture dans lesquelles il a puisé une part importante de son inspiration d'artiste.

Voici donc un livre tout à fait organique, dont la structure est soigneusement composée par un peintre aussi soucieux d'équilibre dans son écriture qu'il l'est dans ses peintures. Il importe d'en lire les sections dans l'ordre où elles se présentent, en vertu duquel l'histoire personnelle de l'auteur, bouleversée par l'histoire politique de son pays natal, l'Iran des années 60 jusqu'à la révolution de 1979, forme un témoignage à la fois intime à son destin particulier et typique des conditions subies par tous les Iraniens déracinés, souvent errants, qui ont comme lui émigré en Occident. Mais la succession de ces textes ne configure pas seulement l'itinéraire d'une perte et d'une nostalgie quotidiennement souffertes, elle donne aussi à ressaisir la patience d'une recherche orientée, la persévérance d'un travail de connaissance de soi selon la double exigence d'une

LA MAISON DES AFGHEHI

La maison des Afghehi était toute proche du terminus de bus à Rasht. C'était une grande maison à deux étages avec un jardin et un puits au milieu de celui-ci. Les Afghehi vivaient au deuxième étage, avec Sara (qu'on appelait Mamouchka), Mostafa, le fils, et Olia, la fille. Je ne me souviens pas bien d'Olia à cette époque, parce qu'elle était plus âgée que nous, et à peine plus jeune que ma mère. Je me souviens qu'elle n'était pas l'enfant préféré de sa famille, alors qu'elle était adorable. Pourquoi? Je ne sais pas. Il y avait Mostafa, le jeune frère. Il était à peine plus âgé que moi, avec des cheveux blonds et des yeux bleus, et tout le monde savait qu'il était le chouchou de son père et de sa mère (il était leur seul fils après tout). Alors qu'il avait à peu près notre âge, il ne jouait pas beaucoup avec nous. Ça ne se passait pas très bien entre nous. Mostafa trichait tout le temps quand on jouait alors on s'énervait contre lui, et on finissait par être puni par notre père. Mostafa était un enfant gâté et égoïste, avec des mauvaises intentions contre tout le monde, même contre son propre oncle.

Le frère de Sara vivait au rez-de-chaussée de la maison des Afghehi avec sa femme et leur cinq enfants, dans deux pièces seulement – une situation vraiment peu confortable. Ils étaient pauvres et M. Afghehi leur faisait une faveur en les laissant vivre dans ces deux pièces sombres et humides. Mostafa était très condescendant vis-à-vis d'eux. Non seulement il ne jouait jamais avec aucun de leur cinq enfants mais il s'appliquait même à les insulter, les appelant « ces Bolcheviks »!

Alors, en bas vivaient les pauvres, en haut vivaient les riches. De fait, Afghehi était un grand propriétaire terrien, assez riche pour posséder des villages entiers.

De temps à autre, il organisait des excursions pour que nous visitions certains de ses villages. Aujourd'hui, quand je repense à cette époque, cela me semble sorti d'un roman russe, de Dostoïevski ou peut-être Tourgueniev. Les paysans à ses pieds, baisant ses mains...

Il y a quatre ou cinq choses dont je me souviens très précisément à propos de cette maison. Le jasmin dans le jardin était plein de fleurs et montait haut, grim pant le mur jusqu'au toit. En ouvrant la fenêtre de la chambre dans laquelle nous dormions, on pouvait facilement cueillir les pétales et les enfiler avec une ficelle et une aiguille pour faire un collier qu'on offrait à ma mère ou à Mamouchka.

Dans la maison, il y avait un mystère ! Il y avait plein de bouteilles de vodka, dont certaines avec un citron entier à l'intérieur. Je me demandais comment ces citrons avaient pu rentrer dans ces bouteilles. Seul Afghehi savait ! On aurait dit qu'il aimait tellement sa vodka qu'il pouvait faire de la magie avec !



À l'étage, il y avait plusieurs chambres, et les chambres étaient pleines de meubles, des gros, et beaucoup, beaucoup de tableaux, des paysages russes et

des portraits de paysans russes. Je me souviens d'un tableau qui représentait un prêtre orthodoxe dans une robe superbe, présidant une église pleine de gens.

Et il y avait les livres. D'énormes livres, des volumes composés de magazines. Je pouvais passer des heures à feuilleter ces livres, regardant chaque page attentivement, fasciné par toutes ces photos. Toutes prises dans des célèbres magazines iraniens de l'époque comme *Tehran Mosavar* (Téhéran Illustré) ou *Sepid va Seyah* (Noir et Blanc), avec des photos du premier mariage du Shah ou d'une mannequin d'Europe ou de Russie. Je peux encore aujourd'hui me souvenir de l'odeur de ces pages, aussi moisées que si elles sortaient d'une cave humide, presque mouillée par l'humidité de Rasht.

Et je me souviens de la cuisine de Mamouchka, si différente de ce que nous cuisinions à Téhéran, ou de ce que faisait notre tante Iran dans sa cuisine de Rasht. Mamouchka faisait la cuisine elle-même, mais aucun des plats rashti habituels. C'était le territoire de Naneh, de la vieille Naneh. Les Nanehs étaient vieilles ! Il y avait toujours des Nanehs dans le coin. C'était le mot pour dire mère dans le dialecte persan commun, alors plein de bonnes étaient appelées Naneh. Naneh était responsable de la cuisine traditionnelle du nord mais quand il s'agissait de préparer le pirojka, un Borsch ou des harengs crus à l'huile d'olive, c'était Mamouchka qui nous faisait les honneurs. En tant que Russe, elle était une experte dans l'art du mezze (zakouski), les petits plats servis avec la vodka. Comme nous pouvions voir, son mari avait une passion pour la vodka, alors d'une certaine manière, ils allaient bien ensemble. Nous aimions tous sa cuisine, surtout ses pirojka, des petites bourses fourrées de viande hachée et d'œuf, juste un peu pimentées !

Comment décrire Mostafa ? Il a participé une fois à une course de vélo entre Rasht et la ville de Pahlavi, le long de la mer Caspienne. Il est arrivé premier nous a-t-il dit. Plus tard il nous a raconté malicieusement qu'il avait arrêté une voiture

sur le bord de la route, mis son vélo sur le toit et s'était caché sur la banquette arrière. Près de Pahlavi, après avoir passé tous les autres cyclistes, il récupéra son vélo... et gagna fièrement la course!

Mostafa était un étrange phénomène. Il n'a jamais terminé aucune école dans laquelle il s'était inscrit. Personne d'entre nous n'a compris comment il avait réussi à obtenir un job de steward pour Iran Air. Sa sœur, Olia, a épousé un militaire; plus exactement, elle fut mariée par ses parents à un militaire. Ce n'était pas un mariage heureux. Après avoir eu quatre enfants, elle partit pour les États-Unis, divorça de son mari, et commença une dure vie de travail pour elle et ses enfants. Son aîné a développé une sclérose en plaques, elle s'est occupée de lui pendant quinze ans avant qu'il meure. Pendant des années, Mostafa refusa de voir sa sœur, et même de la contacter. Il n'a toujours aucun contact avec elle parce qu'elle a divorcé et a épousé un autre homme (un américain dont elle est désormais séparée). De son côté, Mostafa s'est marié et a divorcé plusieurs fois et a eu quelques enfants dont il ne s'est jamais occupé. Mais pour Mostafa, bien sûr, il y avait une différence: il était un homme et Olia une femme.



En ce qui concerne la pauvre famille qui habitait au rez-de-chaussée de la maison des Afghehi: ils ont aussi déménagé aux États-Unis. Un des fils est devenu peintre, bon copiste et portraitiste. Il a rencontré un couple d'Américains en Iran, des touristes je crois, et parce qu'ils aimaient son travail, ils l'ont aidé à venir aux États-Unis. Peu de temps après, il fit venir toute sa famille en Amérique où ils vécurent plutôt heureux.

Mon père aimait Afghehi, qui était plus âgé que lui, bien plus âgé. Ils avaient des relations familiales en commun. Afghehi était comme un ami pour mon père, une sorte de conseiller, précisément parce qu'il était plus âgé. En fait, je ne sais pas vraiment ce qui les rapprochait, à part une chose: la vodka. Afghehi adorait sa vodka et je me demande si ce n'est pas lui qui a fait découvrir la vodka à mon père. Bien sûr, il était très entouré puisqu'Afghehi était à la fois riche et connu dans la petite ville de Rasht. Tout le monde le connaissait et le respectait, sans que l'on sache vraiment si c'était pour son caractère ou son argent.



Parmi tous ses admirateurs, je me souviens seulement d'un en particulier. Il s'appelait Bonakdar. Ce nom sonnait un peu russe à mes yeux, ce qui n'est pas surprenant au nord de l'Iran, surtout à Rasht. Beaucoup de Russes sont venus en Iran après la révolution communiste, et certains même avant cela. Après tout, la Russie était notre voisine, avec qui on partageait la mer Caspienne et ses trésors, l'esturgeon (même s'il semble que les meilleurs esturgeons préféraient la côte iranienne).

Bonakdar avait une boutique dans la rue principale de Rasht, près du *maidan*¹, là où était la mairie, au coin de l'étroite rue où débute le bazar de Rasht. Cette rue était connue pour ces magasins de tissus, et c'est là que ma mère a acheté l'étoffe pour sa robe de mariée. Aujourd'hui, le propriétaire du magasin possède l'une des plus grosses fabriques de tissus de Los Angeles. Mais c'est une autre histoire.

À l'angle de cette étroite rue et de la rue principale, Bonakdar avait une boutique où il vendait des tableaux et où il fabriquait des cadres. Il était lui-même peintre, de paysages, de maisons de paysans, de plantations de thé, de rizières, les éléments fondamentaux de l'environnement de Rasht. Bonakdar était un ami d'Afghehi et un compagnon de boisson. Il était donc, naturellement, un ami de mon père aussi.

Généralement, mon père se rendait à la boutique de Bonakdar à une heure précise, tard dans l'après-midi, soit seul soit avec Afghehi. Et parfois il nous emmenait avec lui. En bon hôte persan, Bonakdar commandait du Canada Dry ou du Coca-Cola pour les enfants et pour les adultes, une bouteille de vodka bien sûr. Cette dernière était toujours accompagnée de *zapouski*, des petits plats composés de gros cornichons russes, d'olives, de féta et du pain. La boutique n'était pas grande. Il y avait une pièce devant, avec une grande baie vitrée, et une arrière-salle. Devant la fenêtre, Bonakdar avait posé un chevalet avec un assez grand tableau dessus. Cela obstruait la vision qu'on pouvait avoir de la pièce depuis l'extérieur, afin que ce qui s'y passe ne soit pas trop visible. On pouvait apercevoir quelques tableaux accrochés au mur, si on jetait un coup d'œil de part et d'autre du chevalet, mais on ne voyait ni la vodka ni le plateau de *zapouski*.

J'adorais cet endroit, bourré de tableaux du sol au plafond, les uns sur les autres. Des paysages, des portraits de paysans romantiques et mélancoliques,

¹ Maidan : place principale de la ville.

d'un vieux paysan fumant une grande pipe et portant du bois sur son dos. Des paysannes qui travaillent dans les rizières et les plantations de thé, cueillant les feuilles de thé. Une nature morte d'un samovar avec une théière et un bol de sucre. Une nature morte avec une pastèque ouverte. Et des copies de tableaux russes.

Il y avait aussi d'autres tableaux dans la boutique : dans l'arrière-salle, des tableaux spécialement destinés à certains clients ou à des amis, la plupart représentant des femmes sexy, avec de généreuses poitrines, de grands décolletés et des lèvres bien rouges : érotique ! Je ne crois pas me souvenir qu'aucune d'elle ait été nue, mais leur décolleté était plongeant et laissait clairement voir la poitrine. Elles ne ressemblaient pas aux femmes que l'on croisait dans les rues de Rasht ! J'imaginai que c'était là les œuvres privées de Bonakdar, qu'il montrait secrètement à mon père et à Afghehi dans l'arrière-salle. Quand nous étions assis dans la pièce principale, on pouvait entendre leurs murmures pleins de surprise et d'admiration.

Plus tard, quand j'ai moi-même commencé à peindre, mon père m'emmenait à la boutique Bonakdar et disait fièrement à son propriétaire : « Maître, mon fils peint aussi ». Comme j'aimais cet endroit ! J'aimais l'odeur de la peinture à l'huile et du fixatif qu'il utilisait pour ses dessins et pastels. Comme j'aurais voulu peindre comme Bonakdar ! Quel dommage pensais-je, que nous n'habitons pas à Rasht pour que je puisse devenir son disciple.

À douze ans, j'ai commencé les cours de peinture et plus tard j'entrais au département d'arts de l'université de Téhéran. Chaque fois que j'allais à Rasht avec mon père, il voulait qu'on rende visite à Bonakdar pour me montrer et dire : « Monsieur, mon fils peint aussi ». En grandissant, alors que je devenais un jeune homme plus sophistiqué, vivant à Téhéran, je commençais à trouver le travail de Bonakdar de moins en moins intéressant : c'était *cheap*, banal, et par-dessus tout, provincial.

J'aimerais tant revoir ces tableaux quand j'y repense aujourd'hui. Je crois que je les aimerais avec tous leurs défauts, leur banalité et leur mélancolie. Il n'y avait rien d'intellectuel en eux, mais ils étaient indubitablement sincères. Je dirais à Bonakdar: « comme tu montres merveilleusement bien l'amour de cette mère pour son enfant... regarde les yeux fatigués de ce vieux paysan, regarde la vieille peau, fatiguée, de son visage, de ses mains... quel beau coucher de soleil... »

Je viens de Kashan

Mon métier est la peinture :

De temps en temps je fabrique une cage colorée

Pour te la vendre

Pour que le chant du coquelicot captif rafraichisse ta solitude.

Quelle illusion, quelle illusion... .

Je sais que ma toile n'a pas d'âme.

Je sais bien que la mare de mon tableau est sans poisson.

Sohrab Seperhi

Je crois bien que la mare de ces tableaux contenait des poissons.

(2015)

(Traduction de Paul Laborde)

OLIA

Nous n'avons pas eu de nouvelles de Mostafa pendant des années. Nous avons seulement entendu dire qu'il avait épousé une femme asiatique et qu'il vivait quelque part en Asie. Il n'a jamais contacté Olia, jamais donné ou pris de nouvelles.



Olia s'est occupée de son fils malade pendant des années. Elle s'est convertie, est devenue chrétienne, et travaillait comme bénévole dans une église, s'occupant de vieilles personnes, des pauvres, des gens dans le besoin. Elle a voyagé au Mexique et en Afrique avec des gens de son église, participant à des projets caritatifs. Peut-être avait-elle besoin de foi, d'une aide spirituelle, une chose en laquelle croire pour l'aider à surmonter la cruelle maladie de son fils. Il était très difficile pour elle de voir le corps de son fils devenir chaque

jour un peu plus paralysé. J'imagine que l'église lui a apporté quelque chose, et elle, avec son bénévolat et sa générosité, lui a apporté quelque chose en retour !

C'était quelqu'un de bien. Elle est restée proche de mes parents, leur rendant visite régulièrement à leur maison de Brea. Elle les faisait sortir, les aidait et était toujours présente quand ils en avaient besoin. Je l'aimais bien. Même si elle était à peine plus jeune que ma mère, je l'ai toujours considérée comme une amie plus que comme un parent plus âgé.

OLIVERAIE

La route était longue de Téhéran à la Caspienne. Mes parents n'avaient pas de voiture quand nous étions enfants, alors nous voyagions soit par ce qui s'appelait un bus TBT, soit en taxi collectif, soit en louant une voiture, soit dans une voiture privée conduite par un chauffeur. Cette dernière option nécessitait généralement cinq passagers, et comme nous étions précisément cinq, nous avions toute la voiture pour nous. Il y avait deux ou trois endroits où s'arrêter pour déjeuner ou pour une tasse de thé sur la route, selon l'heure à laquelle nous partions de Téhéran : Qazvin ou Rostamabad.

Il y avait deux ou trois routes qui allaient vers le nord depuis Téhéran. La plus récente passait par Karaj et Qazvin. Récemment construite, c'était la plus douce et la plus moderne. Il y en avait deux autres. La route Chalous était faite de nombreux virages tortueux. Elle était étroite et dangereuse, mais elle me semblait beaucoup plus belle que la plus récente. Et il y en avait une troisième, encore plus vieille, que j'ai découverte alors adolescent. Je l'ai prise moi-même quelques fois – elle passait par Abe Ali et la montagne, Damavand.

En général, nous prenions la plus récente, large et goudronnée, qui passait par Karaj et Qazvin. Généralement, le bus ou la voiture s'arrêtait dans la petite ville de Qazvin pour le déjeuner, toujours à ce même restaurant, vaste et plein de voyageurs : qui d'autre viendrait à Qazvin et dans quel but ? Cette ville était connue pour faire des gants de toilettes rugueux et des pierres ponceuses, bien

qu'elle fût entourée de pistachiers, de noyers, et de nombreuses vignes qui donnaient du bon raisin et du bon vin.

La route qui allait de Téhéran à la Caspienne était longue de 300 kilomètres environ, ce qui me paraissait à l'époque une très longue distance. Cela nous prenait plus de dix heures pour faire le trajet. En sortant de Téhéran, le tracé rectiligne de goudron traversait le désert pour atteindre en premier lieu Karaj (à une heure environ de la capitale), une agréable petite ville traversée par une rivière. C'était comme une oasis, de l'eau et des arbres au milieu d'un paysage sec. Les téhéranais avaient souvent une maison de campagne près de là, ou alors ils venaient simplement y passer la journée, faire des pique-niques sous les arbres qui longent la rive.

Après Karaj, la route continue jusqu'à Qazvin, plus longue, plus étroite que celle qui va de Téhéran à Karaj, mais comme elle, droite et goudronnée. Après Qazvin, la route changeait, elle devenait plus sinueuse et bordée d'un plus grand nombre d'arbres, elle était de plus en plus verte à mesure qu'elle se rapprochait de la digue de Sepid Rud (la rivière blanche). De là, le bus ou la voiture montait abruptement dans les montagnes, passant Roudbar. De là-haut, on pouvait soudainement contempler une belle vallée d'oliviers argentés, un splendide bouquet de verts. Le climat était toujours sec, mais la vue de cette vallée vert et argent était stupéfiante.

Je me souviens que ma mère aimait particulièrement cette vue. Elle fixait la vallée avec une profonde admiration dans son regard, et elle me disait : regarde comme les arbres sont beaux, ce sont des arbres centenaires. La terre ici ne se vend pas au mètre carré mais au nombre et à l'âge des oliviers.

Cette petite ville, entourée de collines et de vallées pleines d'oliviers était toujours très mystérieuse à mes yeux. Je ne connaissais pas grand-chose aux



olives ou à l'huile d'olive. Je savais qu'on utilisait un savon fait d'huile d'olive et que nous mettions des olives dans certains de nos plats – particulièrement une pâte d'olive faite avec des noix et du jus de grenade pour les hors-d'œuvres que mon père et les adultes mangeaient en buvant de la vodka. Malgré tout, j'avais un sentiment particulier, fort, en traversant cet endroit. Était-ce la forme des arbres? La couleur de leurs feuilles? Leur grand âge, certains étant supposés avoir six ou sept cents ans? En y repensant, je me souviens qu'ils m'apportaient aussi bien du mystère qu'une espèce de confort et de douceur. Et je me souviens encore du visage de ma mère, calme et songeur, et son doux sourire.

(Presque quarante ans plus tard, je me trouvais à Castelvetro en Sicile, passant plusieurs semaines dans une oliveraie, observant, absorbant et dessinant les arbres. Quand j'ai demandé l'âge des arbres, on me répondit «*Tre cento anni – ancora giovane!*» Cette réponse devint le titre d'une longue série de travaux.)

(2008)

Lors de mon premier séjour à Bogliasco en 2008, j'étais une nouvelle fois entouré d'oliviers. Je ne les ai ni dessinés, ni peints, mais j'ai marché sous ces arbres, je les ai rencontrés, apprivoisés, et ils m'ont apprivoisé à leur tour!

En fait, leur sérénité et leur tranquillité m'aidaient à me concentrer sur mon projet, les *Suites pour Violoncelle* de Bach, et à commencer à travailler sur les premiers croquis.

Et c'est là, à Bogliasco, que ces oliviers, cette oliveraie ont touché ma mémoire et m'ont propulsé jusqu'à mon enfance et ces trajets vers le nord.



En 2013, je suis retourné au centre d'études de Luiguria, à Bogliasco, pour continuer mon travail sur les *Suites pour violoncelle*. Le premier matin de mon séjour, quand j'ai ouvert ma fenêtre, on aurait dit qu'une foule d'oliviers étaient là à m'attendre, pour me souhaiter la bienvenue... On se connaissait bien désormais...

*

La première fois que je vis des oliviers, c'était ma mère qui me les montra, en Iran, à Roudbar. Nous ne nous arrêtions jamais là, je ne marchais jamais sous ces oliviers. Nous passions toujours en bus sur la haute et étroite route dans les montagnes, en regardant en contrebas la vallée, la vallée gris-vert d'oliviers.

Des années plus tard, je marchais et travaillais dans des oliveraies italiennes, en Sicile et à Bogliasco. J'ai fait une série de « *Ulivo ancora giovane* » et « *Ulivo di Bogliasco* ». J'ai aussi fait une série de dessins et de lithographies pour un livre d'après mon vieil ami, l'olivier que j'ai sur mon balcon, rue de Bagnolet.

J'ai peint et dessiné près d'une centaine d'oliviers.

Mais je n'ai jamais marché sous les oliviers de Roudbar ! Je n'ai jamais eu l'opportunité de les apprivoiser et de les apprécier de près, bien qu'ils fussent l'origine de toutes mes expériences liées à des oliviers.

Mais peut-être qu'un jour, un jour, j'irai marcher sous ces oliviers...

(2014)

(Traductions de Paul Laborde)

MAGNOLIA

Nous étions fiers du magnolia dans le jardin de notre maison de Yousefabad, à Téhéran. Nous étions fiers de notre magnolia parce qu'il y a peu de magnolias à Téhéran. Je ne sais pas pourquoi. Peut-être à cause de la sécheresse de la ville. Mais le magnolia de ma mère dans son jardin en Californie est plein de vie – et le temps est sec là aussi.

En Iran, le magnolia est un arbre du nord. On en trouve beaucoup plus dans les régions de Gilan et de Mazandéran que dans le désert de Téhéran.

Notre magnolia était planté au milieu d'une parcelle d'herbes touffues. Il n'était pas bien grand, contrairement à celui de la maison de ma mère à Brea. Il était plus petit d'envergure et de taille, presque timide d'allure, et ne fleurissait pas tant que celui de Brea. Mais quand il fleurissait, c'était une vraie fête pour nous : nous coupions délicatement la fleur pour la mettre en vase, fascinés par sa beauté blanche, entourée d'un côté par des feuilles d'un vert éclatant, et de l'autre, par un brun de sienne mat. Et nous étions émerveillés par son odeur citronnée, frais parfum, à peine plus acide que des fleurs d'orangers ou de citronniers.

Dans le jardin, avec les buissons de roses et les rosiers grimpants qui couvraient les murs et les tonnelles, il y avait deux arbres importants à mes yeux, le magnolia et le cyprès.



Le jardin était le jardin de mon père, son territoire, son travail. C'était la seule passion qu'il avait eue toute sa vie durant. Il travaillait dans le jardin tous les week-ends, parfois accompagné de Sayed Ahmed, un des jardiniers du Parc de la Ville. Il était content de recevoir l'aide d'un jardinier professionnel comme Sayed Ahmed parce qu'il n'est pas facile de faire pousser des fleurs et des arbres à Téhéran, à cause du climat désertique de la ville. Sayed Ahmed était un vieil homme – tout du moins, il avait l'air d'un vieil homme dans mon regard d'enfant, un homme sans doute plus vieux que mon père. Alors qu'il taillait les branches, il montrait parfois sa hache à la branche qui ne portait aucun fruit ni aucune fleur et lui disait d'une voix forte: « Regarde, tu vois ça ? si tu ne nous donnes pas de fruit l'année prochaine, je te couperai moi-même ». Et miraculeusement, la branche donnait un fruit l'année suivante !

Sayed Ahmed venait à la maison le vendredi, son jour de repos au Parc de la Ville, pour gagner un peu d'argent en plus. Il déjeunait à la maison, mais pas avec nous, on le servait toujours à part. Je crois que c'était peut-être parce qu'il



se sentait mieux seul. Mon père l'aimait beaucoup et je pense qu'il a beaucoup appris de lui.

Mon père avait l'habitude d'acheter ses plantes à la pépinière Portiva, au sud de Téhéran, loin de notre maison du nord de la ville. Aller là-bas représentait une aventure pour nous, un véritable périple. J'adorais ces voyages à la pépinière Portiva; c'était comme un séjour au paradis. Il y avait des hectares de plantations – des roses de toutes les couleurs, du jasmin, des glycines, des clématites, des douzaines d'autres sortes de fleurs en pot, et un grand nombre d'arbres fruitiers: tout ce dont on pouvait rêver pour faire un jardin chez soi. Et tout au bout de la pépinière, on trouvait le jardin privé du propriétaire, Portiva, un lieu aux chemins étroits, au cœur d'une pépinière plus grande, avec de grandes tonnelles aux rosiers grimpants et d'autres fleurs encore. La pépinière était un rêve pour moi, un vrai jardin de paradis. Et je marchais et je rêvais dans ce jardin.

Mon père était un ami du propriétaire, Portiva. On racontait une histoire – dont je ne me souviens plus en détail – selon laquelle Portiva se retrouva sans emploi, et acheta, sur le conseil de mon père, une parcelle de terre loin du centre de la ville afin de faire pousser des plantes et des arbres, pour les vendre à des jardiniers amateurs. Eh bien, Portiva acheta un petit bout de terre au milieu de nulle part, acheta toujours plus de terrains au fil des ans, et, sans attendre, devint le propriétaire de la pépinière la plus grande et la plus connue de Téhéran.

C'était surtout les jeudis que nous partions pour la pépinière de Portiva, rapportant à la maison des plantes, pour le jardinage du vendredi, assuré par mon père et Sayed Ahmed. Si ma grand-mère avait du temps de libre, elle les aidait, parce qu'elle adorait, elle aussi, travailler dans le jardin.



En y repensant aujourd'hui, je me rends compte que notre jardin n'était pas grand, mais qu'il était très bien tenu par mon père. Nous y passions beaucoup de temps pendant le printemps et l'été, à faire des diners et des fêtes. Un des événements les plus importants qui avaient lieu dans le jardin était l'anniversaire de ma sœur, Gita, en juillet. À 18 heures environ, nous arrosions abondamment le jardin, le rinçant de la poussière accumulée pendant le jour et lavant les chemins pavés. Puis, nous apportions des tapis, des chaises, des lits en bois couverts de coussins, des tables, et des plats de fruits bien sûr, des gâteaux, des verres de jus de fruits et de sodas. Le dîner était servi sous forme de buffet, et après avoir rempli son assiette, on choisissait un coin dans le jardin où s'asseoir, pour écouter la platine jouer de la musique, en mangeant. Nous surplombant, étaient le magnolia et le cyprès – et je suis sûr qu'ils appréciaient la fête autant que nous.

Parfois je me demande comment se sont sentis ces beaux arbres quand je (un de leur plus grand admirateur sans aucun doute!) suis parti d'Iran pour étudier et vivre à Paris... et d'autant plus que tout le monde est parti après la révolution, mes parents et ma grand-mère aussi. J'imagine qu'ils se sont sentis seuls, peut-être même abandonnés, sans que personne ne s'occupe d'eux chaque jour, sans que quiconque leur tienne compagnie, à part Ali, le jeune homme que mes parents avaient engagé pour surveiller la propriété quand ils quittaient le pays, voyageant d'Iran en France ou aux États-Unis – puisqu'il était assez dangereux de laisser une maison vide.

Plusieurs années après la révolution, le pays toujours chaotique, mes parents décidaient à contre-cœur de vendre la maison de Yousefabad. Ma sœur retourna à Téhéran pour les aider à déménager. Les gens qui avaient acheté la maison décidèrent d'en faire des appartements. Leur première action fut de faire venir un tracteur dans le jardin pour arracher les arbres – ce que mes parents virent depuis

le balcon. À ce moment, ma mère tomba en dépression, témoin de la destruction de la maison qu'elle avait construite avec mon père, et du jardin qu'elle avait aimé.

Quelques années plus tard, juste après qu'ils eurent acheté une petite maison à Blossom Place dans Brea, je suis allé en Californie pour les aider à emménager : acheter des meubles avec ma mère et passer beaucoup de temps avec mon père dans les pépinières de l'Orange County. Nous avons acheté et planté un jeune magnolia et un jeune cyprès d'Italie. Dans le climat encourageant de la Californie du sud, ils ont très vite grandi, bien plus vite qu'à Téhéran. Les deux ont fini leurs croissances désormais, leurs regards surplombent le mur du jardin. Le cyprès est magnifique, jeune, plein de santé, et le magnolia fleurit à presque chaque saison. Le jardin à Brea est tout petit, encore plus petit que le modeste jardin de Téhéran, et la maison ne ressemble en rien à celle de Yousefabad.

Et néanmoins, chaque fois que je vais là-bas et que je regarde ces arbres, ils me font penser au magnolia et au cyprès de la maison de Téhéran, au moment de notre départ, et quand ils furent abattus.

Une de nos corvées d'enfants était de secouer doucement le magnolia quand ses branches étaient couvertes de neige pendant l'hiver, et qu'elles pliaient sous son poids.

Il y avait une petite maison d'hiver dans le coin du jardin où nous mettions le citronnier, l'oranger et les pots de jasmin pour les protéger du froid. Elle était réchauffée par un petit poêle à pétrole. C'était mon coin, l'endroit où j'allais quand il neigeait. Il faisait chaud et sec, on sentait une petite odeur de poussière et d'huile. Je restais là, calmement, à regarder la neige tomber, recouvrant le jardin et le magnolia.

(2009)

(Traduction de Paul Laborde)

TABLE DES ILLUSTRATIONS

- 22** Une maison dans le village d'Afghehi, années 50.
- 24** Mostafa, ma mère, tante Iran, mon frère Khosrow, moi, Simine et ma sœur Gita à Port Pahlavi, sur la mer Caspienne, années 60.
- 25** Afghehi et Sara dans leur maison à Rasht, années 50.
- 29** Olia à Rasht, années 60.
- 33** La bouteille de vodka «Makhsousse».
- 35** Mostafa et Sara (Mamochka), Afghehi, mon frère et ma cousine Roksana chez nous à Téhéran en 1959.
- 38** Ma grand-mère et ma sœur dans le jardin de notre maison à Yousefabad, Téhéran, 1970.
- 50** Mon cousin Manoucheher, ma mère, mon frère et ma sœur en promenade dans le parc Mohtashem à Rasht.
- 50** Une allée dans le jardin Mohtashem.
- 53** Mes parents quelques semaines après leur mariage à Téhéran, 1946.
- 53** Moi avec ma mère et tante Iran à la maison «Brique», 1958.
- 57** Photo de famille avec les employés de maison chez ma grand-mère paternelle à Téhéran, 1953.
- 58** Moi avec Mouloud et sa petite-fille à Lahidjan, 1967.
- 59** Mes parents le lendemain de leur mariage à Lahidjan, 1946.
- 64** La maison d'Alioff.
- 67** Ma mère avec mon frère dans une plantation de thé à Lahidjan, 1958.
- 67** Moi avec ma mère et ma sœur Gita dans la maison «Brique» à Téhéran, 1954.

- 81 *Olivier*, 2004, lithographie, 28,5 x 22 cm.
- 83 *Olivier de Bogliasco*, 2014, aquarelle, pastel, crayon gras sur papier, 30,5x30,5cm.
- 86 *Magnolia dans notre jardin à Téhéran*.
- 87 *Magnolia*, 2008, aquarelle, pastel, pigment sur carton, 25,5 x 33 cm.
- 89 *Magnolia*, 2010, lithographie sur papier Japon, 80 x 110 cm.
- 94 *Magnolia dans le jardin de la maison à Brea*.
- 97 *Mes parents dans la maison à Brea*, 1996.
- 100 *Moi avec ma mère au 1820 Blossom Place*, 1994.
- 105 *Mûrier blanc*, 2006, crayon, pastel sur carton, 30 x 30 cm.
- 107 *Citronnier*, 2011, technique mixte, 30 x 28,7 cm.
- 110 *Citronnier de la maison à Brea*.
- 115 *Jardin d'Alioff*, 1988-2011, aquarelle, pastel sur carton, 34,5 x 34,5 cm.
- 119 *Jardin d'Alioff*, 1990, pastel sur carton, 50 x 50 cm.
- 130 *Madame dans sa boutique de café et limonade*.
- 133 *La branche*, 1996, lithographie.
- 137 *Les planches courbes*, 1998, lithographie.
- 147 *We talked between the rooms*, 2014, lithographie et gravure sur bois sur papier Japon.
- 159 *Étude pour Variation Goldberg*, 1996-1997, aquarelle et encre de Chine sur papier, 10,5 x 32 cm.
- 159 *Étude pour Variation Goldberg*, 2006, aquarelle sur papier Népal marouflé sur bois.
- 171 *Étude pour Suite n°1*, 2008-2014, huile sur bois, 35 x 139 cm.
- 171 *Étude pour Suite n°1*, 2013, aquarelle, dessin, lithographie, collage sur papier, 25,5 x 65,5 cm.
- 180 *Bacchus*, sculpture en pierre dans le jardin de Luxor à Nervi, Italie.
- 181 *Bacco di Nervi*, 2015, technique mixte, 30 x 42 cm.
- 185 *Bacco di Nervi*, 2016, technique mixte, 20 x 23 cm.

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR : ÉCRITS D'ARTISTES

- Jean-Louis Bentajou : *Le Bleu des lointains*,
préface de Bernadette Engel-Roux.
- Pierre Bonnard : *Observations sur la peinture*,
préface d'Alain Lévêque, introduction d'Antoine Terrasse.
- Pierre Bonnard : *Les Exigences de l'émotion*,
préface d'Alain Lévêque.
- Pierre Buraglio : *Notes discontinues*,
préface de Pierre Wat.
- Dado : *Peindre debout*,
édition établie par Amarante Szidon, préface d'Anne Tronche.
- Sam Francis : *Mon art, mon métier, ma magie...*,
entretiens avec Yves Michaud.
- Patrice Giorda : *Conversation sacrée*,
préface de Gérard Mordillat.
- Käthe Kollwitz : *Journal, 1908-1943*,
préface de Sylvie Doizelet.
- Jérémy Liron : *Autoportrait en visiteur*,
préface de Pierre Bergounioux.
- Pierre Tal Coat : *L'Immobilité battante*,
entretiens avec Jean-Pascal Léger.
- Gérard Titus-Carmel : *Au Vif de la peinture, à l'ombre des mots*,
préface de Roland Recht.

Cette édition originale du livre de
Farhad Ostovani,
Le Jardin d'Alioff,
a été mise en pages par
Juliette Roussel
et imprimée par
Jelgavas Tipografija
en septembre 2018.
Photogravure : Guy Léopold.

© L'Atelier contemporain
ISBN 979-10-92444-67-4